

Supplément au SOP n° 153, décembre 1990

**EXTREMISME IDEOLOGIQUE
ET EXTREME DE LA FOI**

Communication de Constantin ANDRONIKOF,
professeur à l'Institut de théologie orthodoxe
Saint-Serge à Paris,
au colloque "Science, foi, politique et prévention
des extrémismes et du racisme"
(Montpellier, 21 novembre 1990).

Document 153.C

EXTREMISME IDÉOLOGIQUE ET EXTREME DE LA FOI

Lorsque le Rabbi Szteinberg, Président de l'Institut de Recherches Interdisciplinaires Science et Religion, m'a fait l'honneur de m'inviter à ce colloque international qu'il organisait sur le thème "Science, foi, politique et prévention des extrémismes et du racisme", j'ai refusé d'emblée d'y participer, car ce thème me paraissait fort ambigu. L'indistinct y pouvait conduire à la confusion et incliner à l'amalgame. Non pas du tout qu'il y fût question de science et de foi, mais parce que la politique et les extrémismes y étaient accolés sur le même plan que ces deux premiers domaines, alors qu'à mes yeux, c'était là choses incompatibles. "Dites-le donc!", me rétorqua le Rabbi et, avec sa finesse et sa force de persuasion habituelles, il m'a convaincu de ce que, même négativement, les quelques mots que je me serais avancé à formuler pourraient ne pas être totalement inutiles, étant entendu que libre cours serait laissé à la franchise. En outre, puisqu'il s'agit aussi de religion, vous comprendrez sans doute que je ne puis intervenir ici que comme chrétien orthodoxe. D'où le titre de mon intervention.

Quand nous juxtaposons "extrémisme" (idéologique) et "extrême" (de la foi), il convient de noter, d'une part, l'analogie apparente entre ces deux couples de termes, mais, de l'autre, la différence essentielle qui les sépare et qui les oppose.

Voyons d'abord l'aspect linguistique et formel. Extrémisme et extrême ont la même racine. Néanmoins, leur analogie dépasse-t-elle le niveau de l'allitération?

Le fait est que la désinence "isme" est de valeur variable. Ajoutée à un substantif ou à un adjectif, elle marque simplement un ensemble de pensées, de sentiments, de doctrines... ou un état, comme dans judaïsme, christianisme, mahométisme, déisme, solipsisme, etc. Dans la plupart des autres cas, cette désinence est plutôt péjorative, comme dans truisme, totalitarisme, "je m'en-foutisme" ou...extrémisme.

On voit aussitôt la différence entre extrémisme et extrême. Surtout si l'on adjoint "idéologique" à celui-là et "la foi" à celui-ci. Comme toute hérésie et tout sectarisme, l'extrémisme est une réduction. On pourrait même le définir exactement par le terme de "réductionnisme". L'idéologie, quant à elle, est déjà une hérésie en soi. Elle prend une partie pour le tout et, par définition, elle ne s'occupe nullement de chercher à savoir si l'idée qu'elle incarne est juste ou fausse, si elle suffit par soi ou si elle demande rationnellement à être complétée ou amendée. Bien qu'irrationnel, cela est cohérent de sa part, puisqu'elle refuse tout critère autre que celui qu'elle s'arroge, à savoir: autre qu'elle-même. C'est ce qui caractérise, en religion, les sectes hermétiques et isolantes, voire l'affirmation ou le refus dogmatiques de phénomènes dont l'appréciation relève de la science (par exemple, la mécanique céleste ou le comput du calendrier); en science, par exemple, telle position évolutionniste (comme le "lyssenkisme"); en politique, le marxisme; etc.

On y constate le symptôme non seulement d'un aveuglement ou d'une paralysie de l'intelligence, mais encore et surtout d'une infirmité de l'esprit. Infirmité est à prendre ici dans le sens le plus grave. En effet, il s'agit non pas d'une contamination tout extérieure, provoquant une maladie que le sujet subirait d'une manière irresponsable, car physiologiquement, voire psychologiquement, contrainte. Il y a, au contraire, de la part du sujet, une acceptation et une soumission également délibérées, donc entièrement responsable, quand même ce serait une psychose. Le sujet a choisi, il a voulu, il s'est engagé corps et âme. A partir de là, il n'est plus libre, il s'est fait esclave de son idée. Il a transformé celle-ci en idole totalitaire, par idéologie coercitive. Du point de vue religieux, il a abdiqué sa dignité et sa vocation de "fils adoptif" pour se satisfaire d'un plat de lentilles.

Mais - dira-t-on - n'en va-t-il pas de même dans la foi, puisqu'elle entraîne une entière consécration de l'homme? Apparemment, oui. Ontologiquement, pas du tout. C'est juste le contraire. En effet, à l'opposé de l'idéologue, le croyant fidèle se fait le serviteur, certes par un acte lui aussi délibéré et volontaire, le serviteur non pas d'une idée humaine et relative, mais de Dieu.

Or Dieu n'est pas une idée. Il est une réalité personnelle. Si, "d'abord" et bien entendu, il est le Transcendant, au-delà de tout concept idéaliste, il est aussi le Créateur de tout ce qui est et il se révèle à l'homme. Il est "avant tout", mais aussi "au commencement" du monde et de l'histoire. Et il en est la fin. C'est ce que nous permettent de savoir le livre de l'origine, la Genèse, le premier témoignage écrit de la révélation biblique, et l'Apocalypse, qui en est le dernier et la conclusion.

Pour ce qui nous occupe ici, il importe de rappeler un caractère de ce mystère de Dieu qui fait la vie des hommes: Dieu se révèle en tant que la Vérité. Non pas la vérité partielle de telle ou telle chose, d'une pensée, d'un sentiment, ni l'exactitude objective et scientifiquement établie de tel ou tel phénomène ou événement, mais la vérité globale, intégrale, de tout et de tous; celle de l'ensemble du cosmos et de l'humanité jusqu'au terme de leurs destinées. Et il nous est révélé que seule la vérité fait la liberté. C'est donc en se conformant à la vérité que l'homme a le pouvoir de se rendre libre. A cela justement s'efforce le croyant fidèle. Il ne s'asservit pas à une idée humaine, quelle que soit sa valeur, laquelle est toujours contingente. Il se met au service de la vérité.

Par le fait qu'il reconnaisse la vérité et qu'il décide d'y consacrer sa vie, il se comporte déjà en être libre. C'est de sa part un acte de foi, qui n'est pas exclusivement fonction d'un raisonnement intellectuel ni d'un engagement psychique. L'intégralité de la personne humaine est impliquée par la foi, laquelle est indémontrable autrement que par l'expérience personnelle. D'où son actualité vécue et sa valeur de témoignage ad extra, grâce à l'énergie de l'Esprit de la Vérité, qui est aussi celui de l'Amour. Et c'est cela qui lui confère la qualité non d'un esclave, mais d'un fils adoptif dans le Royaume de Dieu.

Pour ne pas nous en tenir à une position qui pourrait paraître théorique et abstraite, regardons de plus près la réalité quotidienne. L'extrémisme est synonyme de fanatisme. Une fois son esprit subjugué, il tend à placer tous ceux qui sont en son pouvoir sous le même joug et, pour ce faire, à supprimer l'adversaire de son idéologie, soit psychologiquement et moralement, en l'obligeant à s'y soumettre et à renoncer au jugement de sa libre personne, soit, sans hésiter, physiquement, par la torture ou l'assassinat. Ainsi se comporte inévitablement l'extrémisme matérialiste, économique-politique, tels les radicalismes de gauche, national-socialisme ou communisme. L'histoire contemporaine le démontre.

La science, quant à elle, - si vous me permettez d'en dire un mot - la science est étrangère par nature à tout extrémisme. Elle sait, en effet, qu'elle ne peut pas s'arrêter, qu'elle ne peut pas cesser de savoir, mettre un terme à sa recherche et à sa connaissance. Découvrir et comprendre toujours davantage sont sa raison d'être. L'épistémologie est fructueuse dans la mesure même où elle heuristique. Pour elle, par principe, il n'y a pas de borne à l'hypothèse. Et si, par exemple, le biologiste ou l'astrophysicien estiment que leur travail actuel est parvenu à une limite, ils admettent que celle-ci est provisoire et due à l'état présent de leur connaissance, quant à la compatibilité de leurs modèles théoriques avec la réalité empirique observée; ou alors, que, limite du mesurable, elle marque la frontière d'un au-delà incommensurable, pour l'instant ou à jamais (dans l'infiniment petit, ce serait 10^0 -43; dans le macroscopique, la science ne se prononce pas sur l'état de la matière antérieur au "big-bang" ou à la "soupe originelle"). Même dans un domaine minutieusement exploré comme celui de la physique atomique, le scientifique "trouve plus de choses qui l'intriguent qu'il ne détecte d'évidences". Un spécialiste de la question le reconnaît avec probité et modestie: "Il semble bien qu'au vu de la science actuelle, l'ensemble - alias "le Tout" - de ce qui existe, ou est, ne soit pas réductible au connu ni au connaissable, que la réalité soit donc inconnaissable ou voilée, mais qu'en tant qu'horizon, elle soit, conceptuellement, nécessaire" (Bernard d'Espagnat, *Penser la science*, Paris, 1990, p.116,224).

A cet égard, l'attitude et l'approche de la foi sont formellement analogues à celles de la science. Un extrémisme idéologique y serait contradictoire. La raison fort simple en est que la foi est la norme de la personne humaine. Cette norme comporte naturellement un maximum, c'est-à-dire sa pleine réalisation. C'est sa finalité. Appelons-la son extrême. En quoi consiste-t-il? L'homme étant créé à l'image du Créateur, ainsi que la parole de Dieu nous le révèle, sa vocation est de rendre cette image aussi ressemblante que possible à son Modèle, son Archétype. Or, à cet effet, quel est le précepte divin, proclamé par le Lévitique et répété textuellement par le Nouveau Testament: "Soyez saints!" Pourquoi cela? Dieu en donne lui-même la raison, d'une évidence foudroyante, mais exaltante: "Parce que je suis saint" (I Pi.I,15-16).

Il en ressort, encore une fois, que le modèle du comportement du fidèle n'est pas une idée abstraite qui serait issue, à tort ou à raison, d'une cogitation humaine, rationnelle ou passionnelle, mais c'est l'être même révélé du Créateur et du Sauveur. Et c'est de son être que dépend intégralement le nôtre. Outre qu'il est saint, que nous en dit-il, qui n'en est que l'accompagnement naturel et nécessaire? "Je suis la vie, la vérité et la voie" (Jn.XIV,6).. Il en résulte logiquement, autant qu'ontologiquement, que ce qui n'est pas conforme à la vérité et qui ne suit pas la voie, ne participe pas à la vie. C'est donc une oeuvre de mort.

Encore une fois, cela tient non pas à une théorie, à une idéologie, mais à l'être et au devenir mêmes de l'homme, puisque, du fait qu'il est créé, il porte en lui l'image de Dieu. Par conséquent, l'extrême de la foi n'est pas autre chose que sa norme. Si celle-ci consiste à rendre l'image aussi ressemblante que possible, il s'agit pour l'homme de devenir précisément saint.

En théorie comme en pratique, il est évident que c'est là une affaire de liberté, à la mesure des capacités personnelles. Il est non moins clair que son exercice exige renoncement et ascèse. Ceux-ci concernent immédiatement et exclusivement le sujet lui-même. L'effet qu'il peut et doit être amené à exercer sur autrui n'est que celui du témoignage personnel. Autrement dit, le seul sacrifice que puisse légitimement apporter le croyant est celui de lui-même, de sa fidélité et de sa piété envers Dieu, donc aussi de son dévouement à ses frères; et, si besoin est, le sacrifice de sa propre vie, en témoignage de la vérité, c'est-à-dire le martyre. Le sien, pas celui des autres. Il lui est normal d'offrir pour eux sa personne à Dieu, en authentique auto da fe. Il lui est

essentiellement contraire et abominable de sacrifier d'autres personnes pour imposer une idée, la sienne ou celle d'autrui.

Cette attitude extrême de la foi rend évidente la différence ontologique qui l'oppose diamétralement à l'entreprise de l'extrémisme idéologique. De toute façon, il ne s'agit pas pour le fidèle de contraindre l'adversaire éventuel, l'incroyant ou l'indifférent, quitte à l'annuler en fin de compte. Il s'agit de le convaincre, de le convertir par la prédication et, surtout, par l'exemple, celui, précisément, de la sainteté, qui est le service de l'amour et de la bonté, deux autres "définitions", identiques en substance, de l'Archétype Créateur et Sauveur. S'il n'y réussit pas, il s'écarte. Et à Dieu, il demande non le châtement, mais la miséricorde.

Une autre chose est à noter. Si nous avons pu dire que ni la science ni la religion n'étaient conditionnées par une limite, l'extrémisme, en revanche, a une limite par définition: celle qu'il s'est lui-même fixée. Il en a même deux, il est borné au départ comme à l'arrivée. L'idéologie étant un système clos, son principe est sa limite initiale. Son objectif, à savoir la réalisation du système et de rien d'autre, est sa limite finale. Tant pour le projet que pour l'application, l'idéologie n'admet aucun dépassement possible, aucune alternative ni aucun au-delà. Il est même nécessaire à son système de nier l'existence éventuelle d'un au-delà. Et du fait qu'il est

isolé, le système subit une entropie croissante; il se désorganise et il porte sa mort en lui-même.

Faut-il faire ressortir que l'attitude de la religion est exactement inverse? Non seulement elle admet un au-delà, mais elle le postule. En fait, elle en part pour le viser. L'au-delà constitue son axiome de départ autant que sa finalité, ainsi que la motivation de sa démarche. Celle-ci n'a donc pas de limite théorique dans le temps ni dans l'espace de l'histoire terrestre. Et c'est ce qui fait la substance et la justification de la foi. Il est donc clair, entre autres, que la religion n'est pas un système. Ce n'est pas elle-même qui pose et qui définit ses critères initiaux et finaux: c'est Dieu par sa révélation. Sa référence est la transcendance et son modèle est l'Archétype divin. Aussi, loin d'être entropique, la nature de la foi est celle d'un organisme vivant, dont les racines plongent dans l'infini divin et le développement fructueux monte vers l'éternel.

Par contre, un cas spécialement horrible et pervers de l'extrémisme est justement celui où la religion devient une idéologie. Dans la chrétienté, le type de son cri de guerre est alors: "Hors de l'Eglise pas de salut!", interprété au contraire de ce que cette formule voudrait dire, du moins selon la perspective orthodoxe. L'Eglise, en effet, n'a pas de frontière close, elle est ouverte à la plénitude de l'humanité. Ne nous est-il pas révélé dans l'Ecriture sainte et n'est-il pas véhiculé par la Tradition que "Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité" (I Tim.II,4)? Et c'est Dieu seul qui est en définitive juge du salut, c'est-à-dire de son libre accueil dans son Royaume. Selon la foi chrétienne, le Royaume englobe l'Eglise, ou celle-ci intègre celui-là. En effet, Dieu, "Celui qui est tout en tout et en tous" épouse l'Eglise, laquelle devient ainsi son corps. De la sorte, tous ceux qui sont sauvés, qui accèdent à Dieu, sont membres de l'Eglise. Et, encore une fois, le critère en est le jugement de Dieu et non quelque décret d'une institution ecclésiastique. Le pouvoir a pourtant été donné à cette dernière de "lier" et de "déliar" sur la terre et au ciel, mais pas celui de pardonner pour toujours ni, encore moins, de condamner ad vitam aeternam. La liberté dans la vérité, la sagesse dans la justice et la miséricorde dans l'amour sont infinies chez Dieu; la capacité de l'Eglise sur terre dans ces domaines est relative et ne peut s'exercer, au mieux, que par référence imparfaite à son Modèle divin.

Or nous savons par l'histoire qu'un extrémisme idéologique de la religion consiste précisément à s'arroger le droit et le pouvoir, moral et physique, de trancher, c'est-à-dire, en dernière analyse, de retrancher. Faut-il en citer des exemples typiques, anciens et modernes? L'application inconditionnelle du "shibolet", la "jihad" de l'Islam, l'Inquisition catholique romaine... Nous savons aussi qu'un extrémisme violent peut être causé par un amalgame diabolique de motifs religieux, philosophiques, politiques et psychotiques, ces derniers étant résolument athées. Tel, récemment, au cours des années quarante de notre siècle, le passage au crible, c'est-à-dire au fil de l'épée ou plutôt à la mitrailleuse, par les

Oustachis croates se réclamant aussi du christianisme et appuyés par les Nazis, de quelque sept cent mille Serbes orthodoxes, sans compter les milliers de Tziganes et de Juifs, au camp de Jasenovac. L'holocauste des goulags, d'Auschwitz, de Treblinka et d'autres lieux n'a pas besoin d'être rappelé.

Ce genre d'extrémisme tend en particulier à se manifester quand, au nom fallacieux d'une religion, une secte s'organise (qu'elle soit renforcée ou non par des mobiles politiques ou économiques). Tels le massacre ou le suicide collectif des membres de la secte de Jones en Guyane, les immolations par le feu, les égorgements rituels, les infanticides... Le paganisme n'est pas seul en cause ici. Le culte des idoles est assez général dans l'humanité, même contemporaine. Il y a aussi des cas plus insidieux d'idéologie religieuse. Sans recourir à la violence, un aspect exagéré ou perversi de la doctrine pousse, voire condamne au désespoir, pouvant conduire au suicide. Ainsi, une opinion d'Augustin d'Hippone, érigée en assurance dans une fraction de la Réforme calviniste, prétend, contrairement à l'Écriture, qu'il y aurait une "masse de perdition", des hommes qui, dès leur naissance, seraient irrémédiablement voués à l'enfer...

Nous connaissons tous trop bien, et certains par expérience, l'extrémisme politique et économique matérialiste, celui du national-socialisme et du communisme, pour que nous ayons à en parler ici. Mais comment ne pas en rappeler l'exemple le plus récent: plus d'un tiers de la population du Cambodge massacré par les Khmers Rouges? Le fait est que la coercition et la terreur sont des moyens normaux et nécessaires du totalitarisme idéologique. Ne sont-ce pas des théoriciens de la "société idéale", Lénine et Trotsky, qui ont conçu et organisé les camps de concentration?

Il est toutefois caractéristique que pareils extrémismes se réclament d'une "religion à l'envers", d'une idéologie non pas seulement athée, mais féroce ment antithéique. C'est dire qu'ils relèvent d'un culte, avoué ou non, de Satan, "le père du mensonge", "l'ennemi de Dieu, de l'homme et de la vérité".

Un mot encore sur l'extrémisme en matière de religion. Nous devons constater que dès qu'il devient intolérant au point de passer à l'oppression violente, il cesse d'être proprement religieux. Il n'y a là aucun paradoxe. Pareil extrémisme est toujours dû à une perversion du message divin de la Bonne Nouvelle, laquelle contient, entre autres, ceci, dans la relation de l'apôtre Luc (VI,27-28,31): "Je vous dis, à vous qui m'écoutez: Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous calomnient... Comme vous voulez que les hommes agissent envers vous, agissez de même envers eux". A cette dernière formule, éthique et pratique, l'apôtre Matthieu ajoute: "C'est là la Loi et les Prophètes" (VII,12). Il est donc clair que l'attitude contraire ne relève plus de la religion, c'est-à-dire, comme nous la comprenons en nous efforçant de la

vivre, de la relation de l'homme avec le Tout Puissant et le Très Miséricordieux, la relation révélée à l'homme et qui fait son principe et sa raison d'être. L'extrémisme soi-disant religieux est en réalité une idéologie. Comme les autres types d'idéologies, philosophiques, politiques, etc., celle-ci se fonde sur une idée rien qu'humaine, qui est un travesti de la réalité divine et qu'elle adore tyranniquement. Dans le meilleur des cas, elle reste utopique. Dans le pire, mais assez fréquent, elle tend à s'appliquer. Elle conduit alors aux effets effroyables que nous connaissons. C'est qu'en fait son inspiration n'est plus divine. Comme toute idéologie, celle-ci est en fait une idolâtrie, d'autant plus redoutable qu'elle est satanique.

Bref, extrémisme et religion chrétienne sont antinomiques et incompatibles. Il n'en reste pas moins - nous l'avions dit - qu'il est normal pour le croyant de viser l'extrême de sa foi, étant entendu que cet "extrême", tant la notion que la chose, n'a d'autre "limite" que la vie éternelle.